

Carole Zalberg

*La Mère
horizontale*

ROMAN

Albin Michel

À Fée Pierrette
À mon doux père

Voilà comment j'aurais dû passer le
restant de mes jours : au lit avec mes
gosses, le monde on l'aurait regardé
comme on regarde la télé : de loin, sans se
salir, la télécommande à la main, le monde,
on l'aurait éteint à la première saloperie.

Véronique OLMI, *Bord de mer.*

Il y aura toujours en nous une absence
qui crie.

Catherine ANNE, *Du même ventre.*

Elles ne m'ont pas emportée dans leur tombe. Ni ma mère, ni la mère de ma mère, ni la mère de la mère de ma mère, partie la dernière dans un sursaut de décence du destin. Selon la logique de cette chronologie aussi désastreuse qu'inversée, j'aurais dû ouvrir la marche funèbre. Mais je suis vivante, je me tiens debout et j'avance droit. Dans mon ventre une vie bat, qui double la mienne, la fera plus solide, plus ancrée à demain et pas seulement à mon histoire que rien ne peut défaire ni effacer. La naissance de cet enfant, ce sera un pied de nez aux mortes de ma famille. À cette lignée de femmes folles et malheureuses dont je suis issue. Quand cette existence neuve sortira de moi, ce n'est pas de sa charge de plume mais de leur poids à elles que j'espère

La Mère horizontale

être délivrée. Avec les sourires du bébé, ses petits bruits doux, ses mots fleuris peu à peu à force de soins et d'attention, exactement comme pour un jardin, je pourrai broder de jolis motifs sur la trame empesée, béante par endroits, qui m'a servi d'enfance. Je verrai moins ces failles et les fantômes qui sont venus un à un s'y embusquer.

À nous deux, le bébé et moi, nous finirons bien par le tenir en respect, mon fichu passé.

Je n'ai de ma mère que des souvenirs horizontaux.

J'ai beau m'épuiser à creuser cette terre noire et effrayante qu'est ma mémoire – et je m'y épuise souvent car l'espoir est chez moi d'une ténacité absurde, pour ne pas dire ridicule –, je ne vois guère ma mère autrement que couchée, étendue, jetée à terre. Je ne me la rappelle qu'échouée. Ou alors les images d'elle bien campée sur ses deux jambes sont si floues, si fuyantes et translucides et en même temps si parfaites que je me soupçonne de les avoir inventées. Elles pourraient aussi bien être mon faux trésor de pirates amassé pour avoir en réserve un peu de normalité. Les preuves fabriquées pièce à pièce d'une maman verticale. Ça n'est pas supportable, une mère toujours ren-

La Mère horizontale

versée, une mère que même petite fille on n'a jamais regardée que de haut. Quand on est enfant, habituellement, on doit constamment lever la tête pour déchiffrer les traits de sa maman, les apprendre par cœur à chaque moment, dans les petites tempêtes de la colère, la quiétude du repos ou le beau chahut d'un éclat de rire. On se tord le cou, même, on arque le dos jusqu'à ce qu'enfin le visage là-haut se dévoile, un peu grossi par cette vue d'en dessous, mais imposant, du coup. Un astre dans le ciel du premier décor où les placards de la cuisine, les lustres, le haut des lampadaires, les frises du plafond campent les étoiles et la Voie lactée.

Je n'ai jamais eu à lever les yeux pour contempler ma mère. J'ai plus souvent dû ramper vers elle, alors que je marchais encore à quatre pattes et qu'elle cuvait je ne sais quel excès sur le carrelage de la cuisine. On me retrouvait endormie sur elle, la tête nichée dans son cou. Ça, je l'ai oublié. On me l'a raconté. Mon père, plus précisément. C'était avant qu'il nous quitte. Il nous découvrait en revenant du travail et entraînait dans des rages folles. La simple

La Mère horizontale

évoquant de ces souvenirs le mettait encore dans tous ses états des années plus tard, alors qu'il m'avait prise avec lui.

Un peu plus âgée, je me suis aussi beaucoup penchée sur elle pour la secouer. Il était l'heure d'aller à l'école (j'ai su lire l'heure très tôt, bien obligée) et elle était encore au lit, souvent entortillée dans ses vêtements de la veille. Du vomit ou un filet de bave séchés avaient laissé au coin de sa bouche un chemin d'escargot. Je l'appelais, pressais son visage entre mes paumes minuscules en prenant garde de ne pas toucher la trace luisante, un peu dégoûtante. Je finissais par la remuer en tous sens, mais elle restait plongée dans un sommeil qui me glaçait tant il semblait profond. Je ne savais pas encore qu'on pouvait être mort, mais une part de moi inquiète et tremblante devinait que ce sommeil qui pesait des tonnes emmenait ma mère dans un gouffre, trop loin pour que mes appels lui parviennent. Ces jours-là, je n'allais pas en classe. Cela ne paraissait pas particulièrement grave parce que j'étais si jeune ; c'était avant l'âge des apprentissages dits sérieux, celui de la lecture et de l'écriture, du calcul. Pour jouer,

La Mère horizontale

j'étais aussi bien à la maison. Mon père n'était déjà plus avec nous, mes grands-parents s'étaient exilés loin ou simplement désintéressés de nous et personne d'autre ne trouvait grand-chose à redire à ces petits arrangements avec la scolarité. Je mangeais des Babibels en attendant que Maman se lève. Elle finirait par apparaître, chancelante et décoiffée, sur le seuil de la cuisine où j'avais installé mon campement pour la guetter. Sur la table s'étaient étalés mes livres préférés, des feuilles et des crayons de couleur, et des boules de cire modelées avec l'enveloppe des petits fromages ronds. Les livres et les crayons avaient été transportés là pour rien. Je restais simplement assise et je regardais le monde à travers le rouge translucide des papiers d'emballage. Chaque papier, froissé en des endroits différents, modifiait le relief de la pièce. Lorsque le visage de Maman s'inscrivait finalement au milieu des pliures, je gardais le papier devant mes yeux : et si elle n'existait que dans ce carré rougeoyant ? Si elle disparaissait à l'instant où je l'abaisserais ? Je me forçais à tenir la pose, tendue et au bord de la joie. Maman bafouillait alors un mélange

La Mère horizontale

d'excuses et de mots tendres, de cette voix rauque que j'adorais, et faisait le tour de la table pour me prendre dans ses bras, m'ensevelir sous des baisers tout brûlants de sommeil. Il ne me venait pas à l'esprit de lui en vouloir. Nous passions le reste de la journée collées l'une à l'autre comme une chienne et son chiot. Ces moments, si je tente de les revoir tels que je les ai vécus à l'époque, sont des souvenirs heureux. Mais ils transitent par mon cœur d'aujourd'hui, plein de plaies et de bosses, et se confrontent à tout ce que je sais désormais à propos des autres mères et de leurs enfants. Alors la souffrance, forcément, contamine aussi ce temps-là.

Plus tard encore, j'ai su ce que signifiait « mourir », ou plutôt que cette chose inconcevable était possible, et la peur s'est installée. Je ne me souviens pas de m'être réveillée un seul matin ensuite, et pendant des années, tant que j'ai vécu avec elle, sans être aussitôt clouée net par cette peur de trouver ma mère morte quelque part dans notre appartement ou au-dehors

La Mère horizontale

où il m'était arrivé de la découvrir inconsciente, terrassée avant d'avoir réussi à atteindre notre palier au troisième étage et même, parfois, le porche de l'immeuble.

C'est parce que j'ai tellement vu ma mère allongée que je suis fière de tenir debout. Je sais que pour la plupart des gens, ça va de soi. Dans mon cas, c'est un triomphe.

Je m'appelle Fleur, au fait. C'était une idée de ma mère.

Dans mon portefeuille, il y a une photo d'elle à trois ou quatre ans. Je ne la sors presque jamais. C'est inutile, j'en connais chaque détail, les lumières et les ombres, les couleurs fondues par le temps et la poussière, doucement étouffées sous ce filtre qui semble avoir engagé une bataille contre le souvenir, une lutte à mort jusqu'à l'effacement total et irréversible du visage de ma mère enfant. Mais cette bataille-là est perdue d'avance puisque je les sais par cœur ses cheveux courts blond-roux, ses yeux merise, son teint clair et la bouche mûre qui sourit un peu. Je pourrais aussi bien jeter cette photo minuscule dérobée un jour dans la table de nuit de ma grand-mère en même temps qu'un bracelet de pacotille et un caillou rose et lisse dont j'ignorais tout alors.

La Mère horizontale

Je ne savais pas que ces trois objets oubliés dans un tiroir appartenaient au même jour, à la même histoire qu'un temps, au moins, on avait voulu préserver en les rangeant ensemble dans cet endroit d'intimité. Je pourrais la jeter mais une superstition aussi imbécile que violente m'en empêche. J'ai besoin de son existence de papier pour la contempler en pensées. Je ne peux me défaire de l'idée que sans sa présence de pierre incrustée dans le plastique fatigué de mon portefeuille, l'image en moi ne pourrait survivre. Parfois j'imagine que ce portefeuille est perdu ou volé... Alors, seulement, j'éprouve l'urgence de sortir le petit cliché, de le toucher.

Sabine est arrivée trop tôt. Rien ni personne n'était prêt pour elle. C'était encore ces années d'insouciance où l'on ne voulait ni que le monde pèse ni rouvrir les plaies. La guerre n'était pas si loin. Que sont douze années après tant de pertes et de haines et de chagrin ? Un souffle suspendu. À peine un soupir. Tout juste le temps de se faire croire qu'on oublie, qu'on revit. Pas assez pour guérir ni apprendre.

Emma, sa mère, s'était mariée au sortir de l'adolescence afin de quitter un foyer meurtri. Elle voulait de l'air et de la légèreté et elle n'avait trouvé pour cela que le travail (comme simple dactylo, ainsi que la majorité des jeunes filles de son âge) et le mariage. Les premiers

La Mère horizontale

temps, elle avait dû déchanter : les contraintes avaient juste changé, et la pesanteur avait pris le nom de « responsabilités ». Emma jouait de son mieux son rôle neuf d'épouse, mimait le respect et la fidélité. Au-dedans elle frétillait d'impatience, rêvait de devenir jazz singer (elle avait la voix pour ça) et de rendre au petit mari son tablier. Elle attendait, sans savoir quoi. Elle donnait le change. À ses parents le dimanche elle racontait qu'elle était heureuse, glissait en gloussant son bras sous celui de Max, son mari, laissait s'échafauder des plans d'avenir qu'elle s'empessait intérieurement de dynamiter. Aux beaux-parents, elle ne racontait rien, laissait croire qu'elle écoutait conseils et recettes faisant office de conversation autour du gigot haricots.

Sabine s'était annoncée alors même qu'Emma avait commencé à endormir suffisamment la vigilance des uns et des autres pour goûter un peu de liberté. Elle sortait un soir par semaine avec ses amies pas encore mariées et rien dans le groupe déchaîné qu'elles formaient alors ne permettait de la distinguer. Elle était l'une d'elles, qui aimaient danser et s'étourdir dans

La Mère horizontale

des caves enfumées. Comme ils habitaient en banlieue, Emma avait convaincu Max de la laisser dormir à Paris ces soirs-là, chez l'une ou l'autre de ses amies. Bref, elle s'arrangeait.

Sur la photo, Maman est de dos. Elle a tourné la tête à l'instant. Vite. Cela se voit à ses cheveux qui se soulèvent un peu sur le côté. Son regard à la fois étonné et joyeux dit qu'on l'a appelée alors qu'elle était occupée à tout autre chose, qu'on lui a fait la surprise de cette photo. On l'a ravie. Je ne sais qui est « on ». Je n'ai jamais pu poser la question puisque le résultat de ce qu'« on » a fait n'est pas censé se trouver en ma possession. Mais je suppose que celui qui a appelé Sabine pour qu'elle regarde l'appareil est mon grand-père et le premier mari de la mère de ma mère, Max, homme très matériel, toujours bardé de modernité, luttant contre l'angoisse à coups de gadgets qui finiraient un à un au rebut. Pas aux ordures car on ne savait jamais, on pourrait un jour vouloir

La Mère horizontale

y récupérer quelque pièce à bricoler ailleurs. Cela n'arrivait pas, bien sûr. Les mécaniques une fois abandonnées pour d'autres étaient définitivement dépassées. Vieux postes de radio, tourne-disques, lampes et caméras allaient s'entasser contre les murs de la cave ou du grenier où mon grand-père aimait se réfugier. Alignés là au fur et à mesure de leur obsolescence, ils étaient les tristes trophées de sa chasse à l'éternité. Ils lui survivraient, avec leur ironie dérisoire d'objets.

Sur la photo, donc, rien ne permet de deviner ce qui attend ma mère en dehors du bonheur. Elle semble taillée pour ça, avec ses taches de rousseur, son regard espiègle et ce sourire à faire fondre. C'est un elfe et je voudrais pouvoir entrer dans la photo pour l'emmener avec moi, lui offrir une autre vie. Je sais que c'est absurde, que dans une autre vie elle ne m'aurait pas eue, moi la rescapée, et que je ne serais pas là pour contempler ce qu'elle était avant les désastres. Mais j'aime jouer avec cette idée qu'elle est le personnage d'une histoire écrite par on ne sait qui, et que je peux l'y dérober. Alors, je l'imagine avancer droit, grandir fidèle à cette enfant

La Mère horizontale

lumineuse qu'elle a été, ne pas se perdre. Je me dis que ce que je sauve ainsi en pensées vivra peut-être dans l'inconscient de mon bébé. Cette beauté épargnée de ma mère, ce sera à la fois une terre riche sous ses pas et un coin de ciel toujours clair d'où sourit un elfe.

Sur la photo on ne voit pas les nuages qui s'amoncellent. Il n'y a là qu'un instant de joie.